

Qui a trahi Virginia Woolf ?

Marguerite Yourcenar avait traduit "les Vagues". Contestant sa fidélité à l'œuvre, Cécile Wajsbrot propose une autre version. Hélas !

Viviane Forrester, [Le Monde](#), 23 avril 1993

Traduire Virginia Woolf n'est pas une gageure. Il suffit de céder au texte corps et âme, de se laisser aller à ses rythmes, d'obéir à ses scansion. "J'écris d'après un rythme, non d'après une intrigue", affirmait-elle, ajoutant que cela s'opposait alors "à la tradition du roman." Il suffit encore de savoir que le son le plus ténu, la place d'une virgule ont été les objets, pour l'auteur, de longues réflexions, d'un travail persistant, passionné, d'anxiétés atteignant à l'affre, d'apaisements touchant à la plénitude. Il suffit, mais ce n'est pas si évident pour qui traduit, d'accepter l'œuvre telle quelle et, plus difficile encore, de lui être, le plus possible, docile ; en un mot, de se mettre à son service. Et puis, tout de même, il est impérieux de savoir écrire en français, une remarque qui devrait être, mais n'est pas, hélas ! superflue.

Préserver la magie

Les premières versions françaises des romans de Virginia Woolf sont, aujourd'hui, contestées et de nouvelles traductions paraissent, qui prétendent à plus de fidélité. Cécile Wajsbrot, reprenant la traduction des *Vagues*, n'a que mépris pour la précédente, celle de Marguerite Yourcenar. "Peut-on parler d'une traduction ?", s'interroge-t-elle avant de proposer la sienne, agrémentée d'une préface où, courageusement, elle nous permet d'apprécier ce qui lui tient lieu de style : "L'une des questions des *Vagues* est comment assumer l'héritage pour s'en défaire, et la réponse, qu'on ne peut continuer qu'en suivant son propre chemin, il n'est pas de lignée familiale ou historique, mais seulement littéraire, parce que la littérature seule donne espace à la liberté du chemin, donc pas d'archives, pas de mémoires, mais l'instant, au lieu d'étirer la complexité sur une durée littéraire, la capter dans le mouvement, voir au même moment la surface, la profondeur, et les abîmes sous la profondeur."

Cécile Wajsbrot, qui aurait intérêt à traduire en français cet étrange dialecte, préfère traduire Virginia Woolf dans ce charabia. Une entreprise difficile, mais dont elle vient à bout. Qu'on en juge. Voici deux exemples pris au hasard parmi d'autres, innombrables, dans sa traduction des *Vagues* : "Ces garçons affreux et beaux, pourtant, que Louis et toi, Neville, vous enviez tant, ont filé, tournent la tête dans le même sens", ou encore : "Vos petites exaltations, vos transports puérils quand la bouilloire chauffe, que la brise soulève l'écharpe à pois de Jinny, qui flotte comme une toile d'araignée, sont les banderoles de soie qu'on agite devant le taureau qui charge." Ce n'est plus de la trahison, c'est de l'assassinat.

Pour obtenir la traduction de ce galimatias et pour accéder aux *Vagues* en français, il faut recourir à la belle version de Marguerite Yourcenar, qui, certes, entretenait avec la traduction ces "rapports subtilement désinvoltés" évoqués dans sa biographie, mais qui a, peut-être, fait d'autant mieux œuvre d'écrivain. Son texte préserve la magie des pages woolfiennes, leurs envoûtements et, surtout, le souffle qui parcourt les six voix (celles de trois hommes et de trois femmes) disant six vies à tous les âges ; des vies charnelles, véhémentes, poreuses à toutes les sensations.

Le roman est restitué là dans sa globalité, dans ses modulations, au prix, il est vrai, d'un certain manque de rigueur, d'une volonté de séduire, absente chez Virginia Woolf. Le lyrisme, l'harmonie y sont plus ostentatoires, mais la ferveur essentielle demeure et, disons-le, la beauté. "C'est un texte de Yourcenar, ce n'est pas un texte de Woolf", se désole Cécile Wajsbrot. Ce n'est surtout pas un texte de Wajsbrot, laquelle fait preuve d'audaces auxquelles ni Yourcenar ni Woolf n'ont songé. Aucune d'elles n'a inventé le mot "trottement" pour "trottinement" et si Woolf fait dire à Rhoda : "ma robe et ma chemise", Yourcenar traduit tout bêtement par "ma robe et ma chemise". Cécile Wajsbrot, elle, préfère : "ma robe et ma culotte" !

Mais, plus grave, et dans l'idiome dont elle détient seule le secret, Cécile Wajsbrot, tout au long de l'ouvrage, supprime non seulement des adjectifs, voire des pans de phrases, mais élimine systématiquement les répétitions constantes voulues par Virginia Woolf et qui, incantatoires, fondent la dynamique de l'œuvre, la scandent, transmettent le harcèlement du désir et du temps, laissant entendre la respiration même de l'auteur, ses voix et ses élans.

Éliminés aussi les pronoms, les adverbes qui apportaient liens et sens. Ce que Virginia Woolf nommait souvent une "rhapsodie" devient une liste d'assertions arbitraires, une série de phrases incohérentes, engendrant parfois des faux-sens, comme lorsque "*ici ou en Grèce*" se transforme en "*ici, en Grèce*". Les erreurs abondent. On frémit, enfin, à l'idée de Virginia Woolf lisant, prétendument sous sa plume : "*On jette un œil par la fente.*"

Par ailleurs, "La pochothèque" présente un ensemble des six principaux romans de Virginia Woolf et de quelques nouvelles. De nouveaux traducteurs ont été convoqués. La version des *Vagues* demeure, cependant, celle de Yourcenar. Sage décision. Mais pour *Entre les actes*, sans doute l'ouvrage le plus important de la romancière, on a conservé le travail de Charles Cestre, d'autant plus désastreux qu'il avait, et fort mal, transcrit au présent un texte écrit, pensé à l'imparfait.

Prétendue modernité

Un enchantement, en revanche, *Mrs Dalloway*, transmis en français par Pascale Michon, qui succède avec bonheur à André Maurois, trop académique. Elle restitue chaque nuance de l'itinéraire d'un homme jeune, Septimus, dont la lucidité, au retour du front, atteint à la folie, et de celui, parallèle, d'une femme du monde peut-être aussi fragile, mais protégée.

On y retrouve le présent pulpeux, dramatique, capté dans la permanence de sa fugacité, le silence perçu comme une réserve de rumeurs et de sens indicibles, que les mots ne peuvent énoncer, mais que Virginia Woolf sait évoquer avec ces mêmes mots. Une merveille ! Quel plaisir aussi de lire *Orlando* dans la langue claire, élégante, de Catherine Pappo-Musard.

Il n'en va pas de même avec *la Chambre de Jacob*. Pour reconstituer, tel un puzzle, la vie, la personnalité de Jacob, étudiant à Cambridge et qui va mourir à la guerre, Woolf n'emploie jamais d'argot. Alors, pourquoi Magali Merle prête-t-elle à ce jeune homme raffiné, vivant au début de ce siècle, des expressions anachroniques, telles que : "*Ton baratin à la noix, tu peux te le garder*", "*Glander par-ci, par-là*", "*Des fois, c'est à se flinguer*" et autres incongruités ? Est-ce pour justifier cette traduction nouvelle par une prétendue modernité ?

La même traductrice s'affronte à *la Promenade au phare*, ici réduite à s'intituler *Voyage au Phare*. La traduction précédente était plus fluide, fidèle et ne comportait pas des lourdeurs telles que "*l'urgence conjoncturelle*" pour "*l'urgence de l'instant*". Mais, surtout, pourquoi la mise en page est-elle modifiée ? Où l'auteur avait décidé de séquences séparées par quelques lignes de blanc et un chiffre, chacune d'elles fait ici l'objet d'un chapitre composé parfois de trois lignes.

Le poids, le flot continu, le rythme sont ainsi rompus, disloqués et le livre altéré dans sa substance, dans ses structures mêmes. On sait, pourtant, qu'à la Hogarth Press, qu'ils avaient fondée, Virginia Woolf et son mari Leonard étaient leurs propres éditeurs et que Virginia se félicitait de prendre elle-même toutes les décisions touchant à la publication de ses livres, en particulier celles de la mise en page.

S'il émane des travaux d'une Yourcenar ou de Pascale Michon, de Catherine Pappo-Musard, un charme, une efficacité qui, pour les deux dernières, répondent au projet d'apporter des versions supérieures aux antécédentes, comment ne pas être consterné par la mauvaise qualité des autres - celle, surtout, de Cécile Wajsbrot, sourde à la langue française comme à la science prodigieuse de Virginia Woolf, cet écrivain qui pouvait, à la fin de sa vie, noter dans son Journal : "*Je sens dans mes doigts le poids de chaque mot.*"